

Modernisation de la médecine en Égypte au XIX^{ème} siècle *

*About the modernisation of Egyptian medicine
during the 19th century*

par Bardia SABET AZAD **

L'état de la médecine au XIX^{ème} siècle

On dispose de nombreux témoignages de médecins, en mission durant la première moitié du XIX^{ème} siècle en Égypte. Le docteur Desgenettes, médecin en chef de l'Armée d'Orient, note que l'Égypte, "le berceau de la médecine comme celui du reste des connaissances humaines", avait introduit à la fin du XVIII^{ème} siècle, "une foule de médicaments dont le luxe est encore plus dangereux qu'il n'est vain". Le docteur Antoine Barthélémy Clot (Clot bey), directeur de la Nouvelle École de médecine en Égypte, écrit qu'à son arrivée en 1825, "le service de santé n'offrait guère qu'un simulacre d'organisation". Le docteur Renati, topographe du vieux Caire, décrit la médecine en Égypte comme "un empirisme aveugle et brutal, confié à des barbiers ignorants et présomptueux", il qualifie de "bâtards" les médecins qui n'ont retenu de la science d'Avicenne, de Rhazès, d'Aly-A'bbas (al-Majussi) que "quelques opérations chirurgicales, telles que des saignées locales, dont ils abusent souvent". Le docteur Ceresole, estime que la médecine à Syouth n'est qu'"un empirisme brut et sans raisonnement" et est composée "d'une suite d'observations peu exactes et sans aucune liaison entre elles". Il rapporte que les vieilles femmes y "distribuent des amulettes et des talismans pour tous les maux, et surtout pour écarter la magie et les magiciens".

Sur la situation hospitalière en Égypte, on dispose du rapport du docteur Desgenettes sur le *Môristan* (hôpital) al-Mansour du Caire, restauré par Malec el-Mansour Kalaoun (Qala'un) en 1284. Desgenettes y rencontre "quarante et une personnes dont quatorze insensés" et des femmes enchaînées qui, à la différence des hommes, n'étaient pas "attachées aux murs de leurs loges". Il ajoute que, par manque de soins, les malades y "attendent avec résignation les arrêts du destin". Clot bey considère cet hôpital comme "un cloaque immonde".

À la lecture de ces rapports, on aurait tendance à suspecter les médecins occidentaux de partialité envers les médecins autochtones ou à soupçonner une méconnaissance, voire

* Séance de Novembre 2017.

** 313, route du Muy, 83720, Trans-en-Provence.

du mépris, à l'égard de la médecine classique (humorale). L'étude des écrits des médecins d'Égypte lève le voile sur les savoirs et les principes thérapeutiques en vigueur dans ce pays. Parmi lesquels figure Chihab eddin Ahmed el Kaliouby (né à Aliouby près du Caire, mort en 1659). Il est l'auteur de plusieurs ouvrages sur le droit, la théologie, la philosophie et la médecine. Le docteur B. R. Sanguinetti a traduit son livre intitulé *kitab el Massabil (Le Livre des flambeaux resplendissants)*, il le considère comme "un des principaux savants universellement estimé et apprécié", "un médecin expérimenté et habile". Que dit Kaliouby ?

Sur la théorie de la médecine, Kaliouby écrit : "Sachez que toutes les maladies sont le produit d'une altération du tempérament, suite à la corruption de quelque une des quatre humeurs fondamentales. Les causes de cette corruption se trouvent dans le mélange des aliments et des boissons, dans l'atmosphère, les lieux, les professions, les saisons, le sommeil, la veille, dans le mouvement et le repos, aussi bien dans le corps que dans l'esprit, dans ce qu'on retient et dans ce qu'on rejette". Kaliouby répète là, mot pour mot, des propos d'Avicenne qui figurent dans *Les Canons de la médecine*.

Sur la sémiologie des maladies, Kaliouby écrit : "On reconnaît les affections (maladies) par les symptômes, par l'inspection du pouls et des urines". Cinq siècles auparavant, Avicenne précise que les affections ont des signes externes et internes, "pour connaître les signes externes, il faut observer la langue, les yeux, les cheveux, la peau, les selles, les ongles, les mouvements, la toux, la fièvre, l'appétit, le poids et écouter le bruit du ventre, de la toux, sentir les odeurs. Quant aux signes internes de l'affection, comme la douleur et l'inflammation, ils nécessitent la connaissance préalable de l'anatomie". Ces examens sont absents du livre Kaliouby. Sur le diagnostic par le pouls, Kaliouby écrit : "si le pouls est grand et accéléré, c'est le signe de prédominance de l'humeur sanguine, la place du sang est dans le foie et son origine est dans le soleil (le feu) ; le pouls petit et accéléré indique la prédominance de la bile, sa place est dans la vésicule biliaire et son origine est dans le vent (l'air) ; le pouls petit et lent est le signe de l'atrabile, sa place est dans la rate, son origine est dans la terre ; le pouls grand et lent, c'est un indice de la pituite ou du flegme, sa place est dans le poumon, son origine est l'eau ; le pouls très petit et très accéléré indique l'épuisement des humeurs et l'imminence de la mort". Les caractéristiques des pouls, répertoriés par Avicenne, sont : la dimension (long/court, large/étroit, profond/saillant), la réaction à la pression du doigt (ouverture/fermeture), la vitesse (rapide/lent), la force (au début et à la fin), la consistance, la température au toucher, la durée d'intervalle, l'harmonie, la fréquence. Ensuite, Avicenne fait une synthèse des différents caractères du pouls en les dénommant : pouls de biche, pouls sous forme de vague, pouls de vers, pouls de fourmis, pouls en dent de scie, pouls de queue de souris, pouls d'aiguille des sacs, pouls à deux battements, pouls à intervalle, pouls renforcé, pouls tremblant, pouls torsadé, pouls troublé. Il écrit que la force vitale qui se trouve dans le cœur est à l'origine des pouls et que les causes de variation des pouls sont soit les maladies propres du cœur soit les maladies des organes qui avoisinent le cœur. Quant à l'analyse de l'urine, Kaliouby se base uniquement sur la couleur et la consistance de l'urine, alors qu'Avicenne prend en compte la manière de recueillir l'urine, la couleur, la consistance, la transparence, les sédiments, l'odeur, la mousse, la quantité. Il fait presque les mêmes considérations pour l'analyse des selles, propos totalement absent du livre de Kaliouby. Quelques traitements humoraux figurent aussi dans le livre de Kaliouby ; en revanche, les notions d'anatomie et de chirurgie sont absentes de son livre.

Sur les causes des maladies, Kaliouby ajoute : “Nulle altération ne peut survenir que par la volonté du Savant et Très Saint”. Cette phrase n’est pas un simple honneur à la divinité, c’est une approche particulière des sciences, développée par al-Ghazali au XIème siècle et contraire à la rationalité de Galien et d’Avicenne (voir plus loin). Kaliouby rapporte aussi des procédés mystiques : “pour avoir l’insomnie, il faut respirer du camphre, suspendre au-dessus de la tête du duvet, la tête ou le cœur d’une chauve-souris, des plumes ou un œil d’un hibou, placer des poils de loup derrière l’oreille. À l’opposé, si on place sous le traversin de l’homme qui dort, une molaire de cadavre, ou une aile de huppe, il ne se réveillera pas jusqu’à ce que ces objets aient été enlevés”. Il prescrit également pour toutes les affections des yeux, d’employer une solution faite “de cheveux d’homme ou de nouveau-né, au moyen d’un stylet d’or, deux fois par mois, le fiel de la vache noire, pendant 24 jours, la langue pilée d’une gazelle pendant 5 jours”.

Du XVIème siècle, on rapporte aussi le nom de Dawud al-Antaki (1543-1597) qui a vécu au Caire. Il est médecin et pharmacien, il semble qu’il soit devenu aveugle à l’âge de sept ans ; par euphémisme on l’appelle *el Basir* (le voyant). D’après Leclerc, il est le plus éminent médecin en Orient depuis le XIIIème siècle et avec lui l’ère de la médecine arabe est définitivement close. Son livre *Tadkhira aoulinel albab* (Mémoires de l’homme intelligent) se rencontre presque dans toutes les bibliothèques d’Orient et est très estimé. C’est un simple dictionnaire de drogues et une compilation imparfaite du livre *Djami el-Moufradat* (Traité des simples) d’Ebn Beitâr (1197-1248), le grand botaniste et pharmacien du monde arabe qui vivait quatre siècles avant lui. Pour rédiger son livre, ce dernier se réfère à quelques 150 auteurs dont une vingtaine grecs (Dioscoride, Galien, etc.) auxquels il ajoute ses propres observations qu’il a faites dans les campagnes de Béjaïa, Sétif, Constantine, Tunis, Barca, du Caire et en Syrie.

Ces démarches sont absentes du livre d’al-Antaki ; en revanche, ce dernier mentionne le traitement de certaines maladies par l’astrologie et des formules magiques, il établit un tableau de concordance entre les signes du zodiaque, leur tempérament, les parties du corps et des lettres pour expliquer les causes des maladies et leurs remèdes. Il propose des tableaux, avec des chiffres et des lettres qui, portés sous forme de médaillon, peuvent atténuer les symptômes de la variole, ou dissoutes dans de l’eau et avalées, font disparaître les douleurs urinaires. Ces procédés, utilisés par les guérisseurs et magiciens (*saher*), ne font pas partie de la médecine classique. Avicenne réfute tout amalgame entre l’astrologie et la médecine, il qualifie l’astrologie comme une “vulgaire magie”, dépourvue de fondement sérieux et la compare aux “diverses espèces de divination pratiquées par les femmes au moyen de points tracés dans le sable”.

Ces exemples montrent qu’à l’aube de l’introduction de la médecine moderne en Égypte, il n’y a ni évolution, ni nouveauté dans les théories et pratiques de la médecine classique ; en revanche, on constate une perte importante des savoirs anciens, une banalisation de la médecine et une dérive vers les procédés mystiques. Avec un passé assez riche en médecine, en pharmacie et en pratique hospitalière, pourquoi la médecine classique a-t-elle perdu son élan en Égypte ?

Déclin de la médecine en Orient

Le sort de la médecine en Égypte n’est pas distinct de l’évolution et du déclin de la médecine savante sous l’empire islamique. Le docteur Lucien Leclerc (1816-1893), historien de la médecine arabe, estime que jusqu’au XIIIème siècle, la médecine arabe est prospère et pense que la science aurait continué de fleurir en Orient si l’invasion de

Tamerlan n'était pas venue continuer l'œuvre de Gengis Khan. Leclerc fait référence à la mise à sac de Bagdad, capitale des Abbassides, par Mangu (Möngke) Khan, en 1258, et à la destruction des bibliothèques, des institutions hospitalières et à la baisse du nombre des illustres médecins.

L'invasion des Mongols a provoqué le démantèlement de l'empire, le repli sur soi, le déferlement du mysticisme et l'exode des savants ; toutefois, elle n'a pas été la seule cause du déclin de la médecine en Orient, lequel a commencé bien avant cette date. En fait, si on attribue le développement des arts et des sciences, durant la période dénommée "l'âge d'or" de l'empire, à l'ouverture d'esprit, à la politique de rassemblement de certains califes, à leur tolérance envers les autres cultures, à l'instauration d'une communauté de langue et d'écriture, au regroupement des moyens, à la campagne de traduction, à la protection des savants et à la facilité des contacts sur le vaste territoire de l'empire durant cette époque, il est alors logique de considérer le fanatisme, l'intolérance et les dissensions comme les causes de l'arrêt du développement des sciences. On dit que Jafar al-Mutawakkil (847-861), le calife Abasside, est parmi les califes qui ont favorisé la montée du fondamentalisme en soutenant les *ulémas* (théologiens) intégristes contre les chrétiens, les chiites et les juifs, et qu'il a mis un terme à la doctrine officielle des mutazilités (7), à la Maison de la sagesse qui accueillait en son sein les savants et les penseurs de toutes les croyances, et à la campagne de traduction des livres, qui avait été mise en place depuis le calife Al-Mansûr. Il semble que pendant son règne, les philosophes, les poètes et les savants ont été assimilés aux incrédules, aux athées et ont été qualifiés de manichéens, d'hérétiques et de *zanâdiq* (8). Les sources dont on dispose de cette époque sont insuffisantes et trop partiales en revanche, on possède plus de renseignements concernant le XI^{ème} siècle et la période de Nizam al-Mulk, le vizir des sultans seldjoukides. On sait que Nizam al-Mulk est le fondateur de l'école théologique, dénommée *madrassa*, destinée à former une élite parmi les *ulémas* (9). On dispose aussi des écrits d'Al-Ghazali, "juriste de cour" qui a été nommé professeur à la *madrassa* Nizamiya de Bagdad, puis à la *madrassa* de Nizamiya de Naysabour, où il enseignait le *fiqh* (la jurisprudence islamique) et le *tafsir* (l'exégèse). Al-Ghazali est considéré comme le grand penseur de l'islam ; sa théorie sur la science et ses méthodes éducatives ont été appliquées, pendant des siècles, dans les *madrassas* et ont formé l'éthique et la politique de nombreux califes. Que dit Al-Ghazali ?

Dans son ouvrage *Tahafut al-Falasifa (L'Incohérence des philosophes)*, Al-Ghazali écrit que le Dieu n'est pas seulement le créateur de l'univers et de ses lois, il est aussi la cause de tout événement qui y survient, insignifiant ou important, passé, présent ou à venir. Ghazali réfute toute "causalité naturelle" et soutient que les choses inanimées ne produisent pas l'acte. Il donne l'exemple du feu qui ne peut produire l'acte de brûler tout seul parce qu'il est dépourvu de vie ; tous les actes émanent du Dieu, que ce soit par l'intermédiaire des anges ou sans intermédiaire. Il écrit que Dieu est le Seigneur des seigneurs et le "causeur des causes". Il critique ouvertement la pensée d'Aristote, de Galien et d'Avicenne, et défend l'idée que les seules vraies sciences sont la "science religieuse" et les lois révélées, il considère la médecine, l'arithmétique, etc., comme des simples *sina't* (techniques). La doctrine de Ghazali devient la tendance dominante dans l'empire jusqu'à la fin du XIX^{ème} siècle (1878), où Mohamed Al-Anbabi, le cheikh de l'université Al-Azhar, extrait les sciences naturelles de l'analyse d'Al-Ghazali et annonce qu'elles ne sont pas en contradiction avec la religion, ce qui rend leur enseignement licite.

Les entraves au développement de l'anatomie et de la chirurgie

Confrontées aux attaques virulentes, en particulier depuis le XIème siècle, les sciences naturelles sont non seulement dépréciées mais soumises aux contraintes éthiques qui en résultent. Ainsi, le contact avec le cadavre, le sang et l'*awrât* (organe de pudeur) (1), que le Livre et les *hadiths* (2) considèrent comme impurs et pour lesquels ils exigent simplement discrétion et ablution (3), font l'objet de nouvelles interprétations des écoles sunnites (hanafite, malikite, chaféite, hanbalisme) et chiites et se traduisent par davantage de pression sur l'exercice de la médecine. Le zèle éthique, qui en résulte, freine les études sur la médecine féminine, la gynécologie, la chirurgie des voies urinaires et la chirurgie en général qui exige le contact avec le corps et le sang. La chirurgie considérée comme une "basse besogne" est délaissée peu à peu aux coiffeurs-barbiers, ainsi que l'acte de la saignée. Plusieurs raisons expliquent la reprise de ce secteur de la médecine par les coiffeurs :

- sur le plan symbolique, la saignée, la circoncision, l'évidement des abcès, l'arrachage d'une dent cariée sont synonymes du rejet de la matière sale, impure et similaire aux autres détritiques, comme les cheveux, les barbes et les ongles dont ce corps de métier s'occupe habituellement ;

- la pratique de la saignée exige une certaine dextérité pour manipuler la lame et la lancette (le bistouri) et les coiffeurs ne craignent pas les saignements ni les plaies qu'ils occasionnent lors de la coiffure ;

- la pratique de la saignée et les petites chirurgies sont des mannes supplémentaires de revenu.

L'étude des textes médicaux montre qu'au premier temps de l'empire islamique, où le zèle éthique n'était pas intense, de nombreux médecins ont écrit, avec une certaine liberté, sur les organes sexuels, sur la procréation et sur leur savoir en chirurgie. À titre d'exemple, Rhazès (865-925), rédigea un *Traité sur les calculs des reins et de la vessie*. Abulcassis (940-1013) décrit le "traitement de la tumeur inflammatoire de l'utérus par un instrument tranchant". Sur la pratique de la saignée et le contact avec le sang, le livre d'Abulcassis montre que cette pratique n'était pas dédaignée et faisait encore partie de l'exercice des médecins, il décrit aussi l'incision et la ligature de l'artère temporale avec du fil de soie ou une corde d'instrument de musique.

Un autre frein à la sauvegarde et la transmission des connaissances en anatomie réside dans l'absence de représentation anatomique, en raison de prohibition de l'iconographie par les théologiens alors qu'il n'y aucune mention à ce sujet dans le Coran qui interdit seulement la fabrique des statues qui représentent l'idolâtrie et l'imitation du Créateur (4). Muslim rapporte un *hadith* où le prophète aurait dit : "l'ange *Djibril* (Gabriel) n'entre pas dans une maison où il y a un chien ni dans celle où il y a des images". (5) Al-Ghazali en fait un dogme et condamne catégoriquement l'usage de la peinture et du dessin dans les *madrassas*.

À ce jour, on ne connaît pas de traité illustré d'anatomie propre à l'Égypte. Les premiers livres d'anatomie moderne y ont été publiés à partir de 1833, grâce aux efforts du docteur Clot bey et de l'imprimerie Boulag. Parmi ceux-ci figurent le livre *Techryhi Becheri* (Anatomie du corps humain, 1833), le livre *Riçalet fi ilm el-djerâhat el-Becheri* (Traité de chirurgie, 1835) et le livre *El-Techrih el-Am* (Traité d'anatomie générale, 1838). Tous ces livres ont été traduits à partir de livres français. Alors comment les nouvelles connaissances sont-elles introduites en Égypte ?

Le tournant du XIX^{ème} siècle et l'appel aux savoirs des Occidentaux

En 1824, Tourneau, agent de renseignement du consul de France à Rosette et homme de confiance de Muahammad Ali, se rend à Marseille pour recruter des officiers-instructeurs et des médecins pour la nouvelle armée d'Égypte (note Felix Mengin, *Histoire de l'Égypte sous le gouvernement de Muhammad Ali*, Éd. Arthus Bertrand, Paris, 1823, tome 1, p. 295). Tourneau engage Antoine Barthélémy Clot, pour une durée de 5 ans, au poste de chirurgien en chef de l'armée avec le grade de colonel (*mirâlâi*), il est promu général (*mirlioua*) après la peste de 1835. En 1827, le Dr Clot fonde l'École de médecine et l'hôpital d'Abouzabel (Abu Za'bal), attachés au camp d'instruction militaire de Kanka, en banlieue du Caire, et une école de pharmacie destinée à former des pharmaciens militaires. En 1832, il crée une école d'accouchement (sages-femmes ou *hakimas*), agrandie en 1837 par l'adjonction d'un hôpital pour les femmes et une maternité. En 1832, le Dr Clot devient le président du Conseil de santé d'Égypte. Il organise la lutte contre les fléaux qui déciment l'Égypte et pour cela, il fait appel aux métiers qui lui sont familiers, par son parcours professionnel, c'est-à-dire les barbiers, dont le nombre est estimé à trois miles à la fin de XVIII^{ème} siècle, et les sages-femmes, auxquelles il a consacré sa thèse. Il fait imprimer un livre intitulé "Traité de la médecine populaire" pour initier les barbiers et les sages-femmes aux principes de l'anatomie et de pathologie modernes (6). Clot réglemente le métier et exige que tous les barbiers, âgés de moins de 40 ans, apprennent à lire et écrire et fassent trois mois de formation obligatoire à l'École de médecine aux frais du gouvernement, à la suite de laquelle chacun recevait une trousse de chirurgie et un certificat lui donnant le droit d'exercer. Si Clot trouve parmi les barbiers des interlocuteurs enthousiastes, ce n'est pas le cas des médecins autochtones (les *hakims*). Clot estime qu'en Égypte, "la noble science de la médecine" est devenue "le domaine de quelques individus qui exploitent à leur gré la crédulité du peuple, dont ils possèdent toute la confiance", il considère l'Égypte comme "un pays peu avancé en civilisation" et les Égyptiens comme "un peuple dont la civilisation commence à peine".

Le programme que Clot a établi pour moderniser la médecine en Égypte ne se fonde pas sur les connaissances préexistantes, il est conçu et réalisé à l'écart de toutes les représentations de la médecine classique à savoir : il est dispensé dans une langue étrangère, principalement le français, les références occidentales sont les seules bases pour la formation des nouveaux médecins et, parmi la diversité des théories professées, Clot a choisi "la doctrine de l'École de Paris et les ouvrages des professeurs de cette faculté comme base de l'enseignement". Clot se plaint de la difficulté "de trouver des hommes capables de traduire des traités de médecine française en arabe". Son équipe est composée de Gaëtani, médecin espagnol, Duvigneau, de la Faculté de Paris, MM. Celesia et Figari d'Italie, MM. Bernard et Barthélémy, MM. Pruner et Fischer d'origine bavaroise, M. Perron, chimiste à l'École de Paris ainsi que Pachtod et Seisson ; aucun médecin égyptien ne figure ni parmi les enseignants, ni parmi les élèves de l'école, il réserve l'enseignement de la médecine anatomo-pathologique à de jeunes Égyptiens, "âgés de dix à quatorze ans et sachant lire et écrire l'arabe".

Quant à l'école d'accouchement, l'enseignement y est aussi effectué en totale rupture et en concurrence avec le réseau traditionnel des *dayas* (matrones) à tel point que pour contourner la difficulté de recrutement des élèves, Clot achète au marché des esclaves dix Noires de Sennar et dix Abyssiniennes et fait venir Mlle Leweillion, sage-femme de la maternité de Paris, pour les former.

L'introduction de l'anatomie-pathologie au forceps

D'après Xavier Bichat, un des pionniers de la médecine anatomo-pathologique, les médecins se distinguent en deux classes : "ceux qui ont seulement observé, et ceux qui, à l'observation, ont joint l'autopsie cadavérique". Cette considération n'est pas étrangère à Abulcasis (940-1013), un des grands chirurgiens du monde musulman, qui écrit au Xème siècle: "celui qui veut l'exercer la médecine doit préalablement étudier l'anatomie, telle que l'a décrite Galien, afin de connaître le rôle des organes, leurs formes, leurs tempéraments, leurs rapports et leurs divisions ; connaître les os, les tendons et les muscles, leur nombre et leur trajet, les veines et les artères, ainsi que les régions qu'elles parcourent". On trouve des propos similaires chez Avicenne (980-1037), lorsqu'il écrit : "le médecin doit connaître les organes et leurs rôle à l'aide de la dissection, de l'étude, de la recherche et de l'observation" et chez Ibn Nafis (1210-1288), né à Damas et mort au Caire, qui a décrit la circulation pulmonaire. Ne disposant pas du droit à l'autopsie, les précisions anatomiques chez ces auteurs ne proviennent pas seulement des expériences sur les animaux, elles supposent des autopsies de cadavres tolérées ou effectuées en cachette. Comme tous les médecins français qui se trouvaient en Égypte, Clot connaît l'histoire de la médecine et les travaux de ces médecins en terre musulmane, mais on ne dispose d'aucun rapport qui prouve son souhait de rétablir des liens avec les connaissances du passé en vue de les développer, de les corriger ou du moins de rétablir une continuité historique et un dialogue avec les médecins égyptiens.

Un autre obstacle au transfert des nouveaux savoirs, c'est l'éthique en vigueur qui entrave, comme dans le passé, le développement des sciences naturelles dans ce pays. Clot rapporte que les autorités ont constamment refusé sa demande de pratiquer la dissection jusqu'au jour où il obtint un consentement secret de la part des *ulémas*, "sous la condition d'en user avec réserve". En 1829, après avoir subi une sévère agression de la part d'un élève, il décide de pratiquer une autopsie, à l'insu du public et dans un amphithéâtre entouré de gardes qui, d'après lui, auraient été les premiers à l'assaillir s'ils s'étaient doutés de ce dont il s'agissait.

L'anatomie-pathologie comme mode de pensée

Issue du "siècle des lumières", l'anatomie-pathologie représente un mode de pensée qui privilégie le rationalisme scientifique et l'expérimentation.

En Égypte du XIXème siècle, la plupart des élèves inscrits en école de médecine venaient des *mekteb* et des *madressas* où l'enseignement poursuivait les objectifs et la méthode théologiques, préconisés par al-Ghazali au XIème siècle. Cette méthode consiste en l'apprentissage par cœur et la restitution à l'identique aussi bien pour les textes sacrés que pour les poésies, la littérature, l'histoire, etc. Le mode de raisonnement dans ce système d'éducation est fondé sur l'analogie selon laquelle, les intuitions, les signes, les symboles et les similitudes suffisent pour "démontrer" le bien-fondé des choses. Autrement dit, selon cette approche, les affirmations successives et les compilations se substituent à la méthode analytique et au doute qui caractérisent le raisonnement scientifique.

À l'école de médecine, Clot envisage de former des officiers de santé qui seront "placés dans les grades de sous-aides et d'aides, sous la direction des médecins européens". Clot a prévu une durée d'étude de six ans dont deux années préparatoires et quatre années d'enseignement de la médecine comportant l'anatomie générale, la pathologie générale, les opérations, les bandages, la pathologie ophtalmologique, les maladies

de la peau, la syphilis, l'hygiène, la médecine légale et les accouchements. Il écrit avec regret que les deux premières promotions (moins de 200 élèves) ont à peine fini leur cinquième année, que l'armée les a réclamées pour le service de ses hôpitaux et les quatre promotions suivantes (environ 150 élèves par série) n'ont suivi que les deux premières années. En 1832, Clot accompagne 12 de ses meilleures élèves pour suivre le cours de la faculté de médecine, il prévoit d'envoyer chaque année, les deux élèves les plus distingués à Paris et de les intégrer à leur retour, comme professeur à l'École.

Certains auteurs ont émis des doutes sur le niveau des élèves de cette première école de médecine en Égypte. En 1838, Baptistin Poujoulat (1809-1864), historien et orientaliste français, mandaté par Moukhtar-bey, ministre de l'instruction publique, a établi un rapport sur les écoles en Égypte. Il doute de la capacité des élèves à "comprendre parfaitement une science exacte". Le journal turc de *Samyrne*, daté du 17 novembre 1838, critique le niveau de formation des élèves à l'école d'Abouzabel : "l'école d'Abouzabel ne peut créer que des infirmiers (...), les plus habiles sont tout au plus capables de faire quelques pansements et d'exécuter quelques bien minces opérations de très petite chirurgie". Clot bey réplique : "beaucoup d'entre eux ont fait des opérations importantes, telles que la réduction des luxations, des fractures, la taille, la cataracte, etc., et ils ont traité avec succès les maladies les plus difficiles". La réponse de Clot bey confirme les limites des connaissances des élèves en Égypte à cette époque. Le manque de connaissances basiques des élèves, leur méthode de travail et le programme "allégé" de l'école de médecine, au début du XIX^{ème} siècle, ne permettent pas d'envisager une approche scientifique des savoirs modernes mais plutôt un apprentissage par imitation, une compilation des savoirs et une réduction de la science en une médecine appliquée (*tibb-i ameli*).

Statut honorifique des nouveaux médecins

Clot rapporte : "Pour relever le rang des élèves aux yeux de leurs compatriotes, on a introduit la publicité pour les examens". Ainsi, tous les hauts fonctionnaires, le corps des *ulémas*, les consuls, les étrangers de distinction étaient invités à une cérémonie solennelle au cours de laquelle les noms des élèves ayant réussi à passer d'une classe à une autre étaient proclamés et les élèves qui avaient obtenu des grades recevaient des insignes.

Le niveau de formation des médecins à cette époque était comparable à celui des "officiers de santé" en Occident, à la différence près qu'à la sortie de ces écoles, les jeunes praticiens, munis d'un diplôme officiel étaient comblés d'honneurs et bénéficiaient d'un prestige qu'un *hakim* (médecin traditionnel) acquérait après des années d'exercice. Ce mode de formation initié pour les besoins urgents de l'armée, a laissé des traces sur le devenir des sciences et de la profession médicale du fait qu'il a engendré une élite, fer de lance de la modernité, dont les compétences n'étaient pas à la hauteur du rang social qu'on leur a accordé. Clot rapporte que "les jeunes médecins ont souvent exprimé le désir d'avoir le titre de docteur, surtout depuis que ceux de Constantinople, qui est la sœur cadette, confère à ses élèves le titre de docteur. Nous avons constamment résisté à cet entraînement".

Conclusion

D'après certains auteurs, le sous-développement chronique des sciences en Égypte est dû à la "volonté limitative" des colonisateurs "de former, non pas des savants, mais des praticiens maîtrisant des connaissances simples et pratiques" au lieu "d'enseigner les sciences fondamentales". Ces derniers ont imposé leurs langues à l'enseignement, ont marginalisé les enseignants autochtones afin d'imposer "une politique éducative colo-

niale”. L’histoire de la médecine montre que le déclin de la médecine en Égypte est bien antérieur à l’emprise coloniale et que les méthodes d’enseignement et le mode de pensée, qui ont jadis entravé le développement de la rationalité savante, ont été appliqués à l’apprentissage des sciences modernes. Le mode de transfert des savoirs qui a été choisi au XIXème siècle par Muhammad Ali n’a ni régénéré les connaissances classiques du pays, ni s’est greffé sur elles, il a pris l’allure d’un produit créé *ex nihilo*, importé de l’étranger, avec des conséquences sur l’acculturation et la formation d’une élite moderne dont la compétence n’est pas à la hauteur de son statut.

NOTES

- (1) En général, l’*awrât* est défini comme la partie du corps qui ne doit pas être vue, chez les hommes elle va du nombril jusqu’aux cuisses et chez la femme de la nuque jusqu’aux genoux.
- (2) *Hadîth* et *Sunna* sont les propos et acte du prophète et des imams, rapportés par des hommes dignes de foi.
- (3) Parmi les recueils des *hadiths*, le Sahih de Mohammed al-Bukhari (810 -870) et le sahih de Muslim ibn al-Hajjaj (819-875) sont considérés comme intégralement authentiques (les *sahihayn*). Sur le cadavre : Muslim, chap. mort, part. 12, notes 36-43. Sur le sang : al-Bukhari, Tome 1, chap. Ablution, part. 63, note 227,228. Sur awrât : Muslim, Tome 1, chap. Menstrues, part. 17-19.
- (4) Coran, sourate V, verset 90 : “Ô croyants ! Le vin, les jeux de hasard, les pierres dressées (les statues) et les flèches divinatoires sont une abomination et une œuvre du Démon. Évitez-les”.
- (5) Muslim, Sahih, tome 4, chap. vêtement et parure, part. 26, note 81.
- (6) la version française de ce livre est sous le nom de “trésors de la santé” ed. imprimerie Vial, Marseille, 1835.
- (7) Le mutazilisme est une école de théologie musulmane apparue au VIIIème siècle. Il réfute l’aspect incréé du coran et met en avant un certain libre arbitre. En 827, la doctrine du mutazilisme a été officiellement adopté par le calife Al-Ma’mun (813-833) et ses deux successeurs.
- (8) Terme employé à partir du VIIIème siècle pour désigner les personnalités, les doctrines et les comportements préjudiciables à l’islam. On reproche aux *zanâdiq* d’avoir mis en cause le *tawhid* (unicité divine), la création *ex nihilo* du monde, la *charia* (lois révélées), la prophétie du “Messenger de Dieu” et la légitimité du califat.
- (9) Portant son nom, la première école s’appelle *madrassa* Nizâmiyeh et se situe à Bagdad. Elle est l’un des centres de savoir et d’enseignement (sorte d’université) les plus importants et les plus connus dans l’Orient islamique à cette époque.

BIBLIOGRAPHIE

- ABULCASIS - Abū al-Qāsīm Khalaf ibn Abbās al-Zahrāwī , *Kitab al-Tasrif li man ‘ajaza ‘ani at-T’aleef (la chirurgie d’Abulcasis)* , trad. Dr Lucien LECLERC, Éd. J.-B. Baillière, Paris, 1861.
- AVICENNE (Ibn Sina) - Abu Ali al-Husayn, *Qanoun dar teb (Les Canons de la médecine)*, trad. Chafarkandi Abdolrahman (Hejar), Éd. Sorouche, Téhéran, 1989.
- CERESOLE - *Des observations du citoyen Ceresole sur la rive occidentale du Nil*, Histoire médicale de l’armée d’Orient, Librairie de la Société de la médecine, Paris, An X, part. II.
- CHIFFOLEAU Sylvia - *Médecines et médecins en Égypte, construction d’une identité professionnelle et projet médical*, l’Harmattan, Paris, 1997.
- CLOT Antoine Barthélémy - *Aperçu général sur l’Égypte*, Éd. Fortin, Masson et Cie, Librairies-Éditeurs, t. 2, Paris, 1840.
- CLOT Antoine Barthélémy - *Compte-rendu de l’état de l’enseignement médical de l’Égypte*, Éd. Victor Masson, Paris, 1849.
- CROZET Pascal - *Les sciences modernes en Égypte. Transfert et appropriation 1803-1902*, Gauthner, Paris, 2008.

- DESGENETTES René - *Lettre circulaire du citoyen Desgenettes aux médecins de l'Armée d'Orient*, Mémoire sur l'Égypte, t.1, imprimerie P. Didot l'Aîné, Paris, An VIII.
- DESGENETTES René - *Rapport sur le Mûristan ou l'Hôpital du Caire*, Mémoire sur l'Égypte, imprimerie P. Didot l'Aîné, Paris, An X, t. 2.
- GHAZALI ABU HAMID - *L'incohérence des philosophes*, trad. Tahar Hamid, Éd. Édilivre. ville
- JAGAILLOUX Serge - *La médecine traditionnelle égyptienne du XVIème siècle à nos jours*, Paris, 1983. thèse de doctorat.
- LECLERC Lucien - *Histoire de la médecine arabe*, Éd Ernest Leroux, Paris, 1876.
- MEHREN August Ferdinand (1822-1907) - *Vues d'Avicenne sur l'Astrologie et sur Rapport de la responsabilité humaine avec le destin*, Éd. Nabu Press, 2010.
- POUJOLAT Baptistin - *Voyage dans l'Asie mineure, en Mésopotamie, a Palmyre, en Syrie*, Éd. Ducollet, t.2, Paris, 1841.
- RENATI - *essai sur la topographie physique et médicale du vieux Caire*, Mémoire sur l'Égypte, t. 2, imprimerie P. Didot l'Aîné, Paris, An X, p. 367
- BICHAT Xavier - *Anatomie pathologie*, dernier cours de Bichat, 1825, BN, MFICHE TD24-18

NOTE DE LA RÉDACTION

Nous ajoutons à la bibliographie quelques articles de nos membres :

- JAGAILLOUX S. - "L'évolution de la chirurgie en Égypte au XIXème siècle" *Histoire des sciences médicales*, 1984, 18 (1), 69-76.
- ALI Zaki - VALENTIN Michel - "La fondation de l'école de médecine du Caire par Clot Bey de Grenoble (1793-1968)", *Histoire des sciences médicales*, 1985, 19 (2), 107-112.
- GOUREVITCH Danielle - "(Nicolas) Lucien Leclerc, médecin major, membre de la Société des Antiquaires de France, fondateur de l'histoire de la médecine arabe (1816-1893)", *Bulletin de la Société des Antiquaires de France*, 1997, 99-107.
- RUF Henri - "Antoine Barthélémy Clot-Bey, un médecin marseillais fondateur de la médecine occidentale en Égypte", *Histoire des sciences médicales*, 2011, 45 (1), 71-80.

RÉSUMÉ

Au XIXème siècle, l'Égypte et un grand nombre de pays de la Méditerranée et du Proche-Orient ont fait appel aux Occidentaux pour reconstruire leur médecine. Dans la plupart des cas, l'acquisition de la médecine et en particulier l'anatomie pathologique n'est pas due à une diffusion spontanée, ni à l'évolution de la médecine classique, mais résulte de l'action des pouvoirs politiques. Avec une tradition savante assez riche, pourquoi la médecine n'a-t-elle pas pu se développer dans ces pays ? Comment le transfert des savoirs modernes s'est-il effectué ? L'étude de la modernisation de la médecine en Égypte fournit quelques réponses à ces questions.

SUMMARY

In the 19th century, Egypt and a large number of countries in the Mediterranean and the Middle East appealed to Westerners to rebuild their medicine. In most cases, the acquisition of pathological anatomy medicine is not due to a spontaneous diffusion, nor to the evolution of classical medicine but results from the action of the political powers. With a rich scholarly tradition, why has not medicine been able to develop in these countries ? How has the transfer of modern knowledge been effected ? The study of the modernization of medicine in Egypt provides some answers to these questions.